

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 81 (1936)
Heft: 5

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE DE LA GUERRE

Un centre de guerre secrète, Madrid, 1914-1918, par P.-Louis Rivière. Préface du général Weygand. Payot, Paris.

M. L. Rivière a fait la guerre comme officier de chasseurs alpins ; après trois ans passés au front, il fut employé au service du chiffre et initié par là aux mystères de la guerre secrète.

Nous savions que l'Espagne neutre avait joué un grand rôle dans cette lutte sournoise et terrifiante. Madrid a été la centrale choisie par les empires centraux pour agir sur leurs adversaires par la propagande, s'attaquer à leur âme, s'efforçant de semer le découragement et la démoralisation. C'est là « l'autre guerre » dont le général Weygand, dans sa préface, décrit les grandes lignes. Il s'agit de déconsidérer l'ennemi aux yeux du monde entier, de surprendre ses desseins, d'entraver son ravitaillement, de nuire à sa santé par des procédés de contamination.

Les découvertes de la science moderne ont aussi leur faiblesse, dit le général Weygand. Les vibrations de l'éther sont le bien commun de tous ceux qui peuvent les capter et les comprendre. Il s'ensuit que *le rôle de l'écoute et du déchiffrement* seront considérables dans la guerre future. « L'écoute est la base même de tout système de défense contre la guerre secrète. Son organisation ne saurait être l'objet de trop de soins dès le temps de paix. »

M. Rivière nous dévoile l'organisation et le mécanisme de l'offensive secrète allemande à Madrid. Il soulève une partie du voile qui recouvrait ces opérations depuis vingt ans. Nous découvrons le réseau de machinations et d'intrigues qui enveloppait les belligérants. La part de l'Allemagne a été considérable. Les coups directs qui partaient de Berlin et de Madrid ont souvent été déjoués par les alliés. Les affaires étrangères (la Wilhelmstrasse) tenaient le rôle principal avec le grand état-major et l'amirauté. A Madrid, l'ambassadeur d'Allemagne, prince Ratibor, l'attaché militaire, major von Kalle et l'attaché naval, capitaine de corvette von Krohn, tiennent tous les fils de la vaste entreprise qui doit paralyser la résistance de l'adversaire.

Kalle a su gagner la faveur d'Alphonse XIII. Des agents, des hommes de confiance, des espionnes, des politiciens collaborent à l'œuvre clandestine qui s'occupait de l'action politique, de la propagande, de l'espionnage, de l'action économique et du service S (sabotage et destructions).

Nous voyons que l'Allemagne a cherché, dès le début, à s'assurer de la neutralité militaire de l'Espagne et qu'elle s'est ingérée dans les affaires intérieures de ce pays, cherchant à les diriger et à les exploiter. Les agents de Guillaume II attisaient continuellement les dissentiments qui existaient entre partisans et adversaires de la neutralité. Il fallait éviter à tout prix une rupture avec l'Allemagne. Kalle entretenait des rapports avec les chefs carlistes germanophiles. Un crédit de 5 millions de pesetas a été mis à la disposition de Ratibor pour influencer les élections espagnoles. Il a fomenté des grèves parmi les ouvriers des ports et les mineurs, et Kalle a suscité un conflit entre l'armée et le gouvernement, suivi de troubles graves. Son activité s'étendait au Maroc espagnol, pour organiser des soulèvements au Maroc français, à l'aide de déserteurs de la Légion étrangère, et avec l'appui d'Abd-el-Malek, le grand ennemi de la France. Ce dernier touchait une mensualité de 300 000 pesetas des Allemands.

C'est d'Espagne que rayonnait la propagande allemande dans les pays d'outre-mer, en Extrême-Orient, au Mexique, dans l'Amérique du Sud, en Irlande aussi, où les sinn-feiners sont soutenus par l'or allemand. Le fourrage destiné aux bêtes de somme de l'armée anglaise est empoisonné à plusieurs reprises, une propagande pacifiste-défaitiste intense s'organise dans les usines de guerre françaises, par des agents, des tracts, des missionnaires de révolution. Paris, Lyon, Marseille ont des centrales « pacifistes ». De grands journaux espagnols sont influencés par Ratibor et Kalle. Dès la fin de 1917, on se sert du bolchévisme comme d'un virus qu'on répand chez l'ennemi. Barcelone tient lieu de station de relai. Le cinéma est une arme précieuse qui empoisonne les esprits ; la radio permet toutes les audaces.

Les espions pullulent en France, en Angleterre, dans les colonies, aux Etats-Unis, dans tous les ports. Des opérations bancaires de grande envergure, des achats de matières premières pour les industries de guerre se négocient en Espagne, tandis que le sabotage et les services de destruction ont leur siège à Madrid. C'est de là que partent les ordres pour l'empoisonnement des silos de grains de Marseille, pour l'infection, par inoculation, des animaux envoyés d'Espagne, pour la destruction des usines hydrauliques des Pyrénées, pour les attentats anarchistes et pour faire sauter les usines de munitions. La guerre sous-marine rentre aussi dans le domaine des agents allemands en Espagne.

Pour mener à chef ce « travail » immense, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent. Nous voyons que les dépenses allemandes atteignent pour l'Espagne, 35 737 939 pesetas, dont 20 275 000 ont été utilisés au Maroc. Ces sommes correspondent à un déploiement infernal de fourberie et, aussi, à un chiffre énorme de destructions et de ruines.

V.

Les forts de Moulainville et de Douaumont sous les 420, par le lieutenant Ménager. Préface du colonel Raynal. Payot, Paris, 1936. 234 p. in-8°, 1 carte et 16 gravures hors texte. Prix : 18 fr. français.

Le lieutenant Ménager a commandé, en 1916 et 1917, l'artillerie du fort de Moulainville, et ensuite celle de Douaumont ; il est donc

tout particulièrement qualifié pour nous parler de l'activité de ces forts sous le bombardement.

Le gros public n'a guère entendu parler de Moulainville ; c'est à peine si ce nom a figuré dans un communiqué. Le fort n'a jamais été attaqué ni même sérieusement menacé par l'infanterie allemande. Il a, par contre, reçu environ 40 000 obus de petit ou moyen calibre et 8000 de gros calibre, dont 339 de 420. On a pu dire sans exagération que Moulainville a reçu deux fois autant de 420 que toutes les forteresses russes ensemble. Les Allemands cherchaient évidemment à faire taire l'artillerie du fort, qui gênait beaucoup leurs troupes dans la région de Vaux. Malgré cette débauche de gros projectiles, ils n'y sont pas parvenus. Sous l'énergique direction du capitaine Harispe, commandant du fort, et du lieutenant Ménager, commandant l'artillerie, les deux tourelles de Moulainville n'ont jamais cessé de tirer.

Il est donc particulièrement intéressant d'étudier, avec quelque détail, comment le fort et sa garnison ont supporté ce formidable pilonnage. Il y a là de multiples enseignements à tirer pour la construction et la défense des forts de l'avenir, et le lieutenant Ménager a su admirablement le faire. Moulainville était, avec Douaumont, l'un des forts les mieux modernisés de Verdun. Sa carapace de béton a, somme toute, fort bien supporté le bombardement par tous les calibres inférieurs au 420. Par contre, l'effet matériel du 420 sur le béton et son effet moral sur la garnison ont été considérables. Les voûtes en béton armé ont été percées à plusieurs reprises ; le souffle des explosions a causé à l'intérieur des dégâts considérables et rendu le séjour dans le fort à peu près impossible.

Les gros obusiers allemands tiraient à 14 km., hors de portée de l'artillerie du fort ; celui-ci ne pouvait donc qu'encaisser. Par contre, à cette distance, un coup plein sur une tourelle aurait été un pur hasard qui, heureusement, ne se réalisa pas. Ça aurait été la catastrophe.

Il ne faudrait cependant pas croire que les effets des 420 sur le fort aient été négligeables ; s'ils ne furent pas décisifs, cela est dû au cran des défenseurs et à l'ingéniosité de son commandant. Une attaque d'infanterie n'étant pas à craindre, le commandant prit sur lui, après les premiers bombardements, de faire évacuer le fort pendant les tirs de 420. Les défenseurs, à part quelques observateurs, se réfugiaient chaque fois dans des tranchées creusées aux abords. Le feu très précis dirigé sur le fort ne les atteignait pas. Une fois le tir terminé, la garnison réoccupait le fort, réparait tant bien que mal les dégâts, et recommençait à tirer.

Ce n'était évidemment là qu'un expédient dont on ne pouvait faire une règle générale. Aussi le commandant fit-il, malgré les moyens très limités dont il disposait, entreprendre la construction de galeries sous le fort, à une quinzaine de mètres de profondeur. Ce travail prit longtemps et donna lieu à divers incidents, mais, en fin de compte, procura à la garnison une protection efficace contre le souffle et les gaz des explosions. Au premier coup de 420, tout le monde descendait dans les galeries, sauf l'observateur. Et comme le trajet du projectile durait une minute et que les coups étaient espacés d'au moins dix minutes, l'observateur avait aussi le temps, entre deux coups, de descendre dans la mine et de remonter à son observatoire.

Ce procédé, approuvé par le commandement, fut appliqué par la suite à Douaumont et à d'autres forts de Verdun. Il est aujourd'hui érigé en principe pour tous les forts modernes. Réalisé à loisir, avec tous les moyens du temps de paix, il offre au défenseur une sécurité quasi absolue contre les plus lourds bombardements.

Une constatation technique très intéressante rappelée par le capitaine Harispe et le lieutenant Ménager, est que, sous les gros obus, le béton armé se comporta beaucoup moins bien que le béton ordinaire. Ce dernier se fendait en gros blocs qui se soutenaient mutuellement, tandis que le béton armé était pulvérisé, laissant à nu des fers tordus en tout sens. Il est juste de dire que, depuis lors, des progrès indiscutables ont été réalisés dans la technique du béton armé. Certaines galeries de Moulainville consistaient en deux dalles verticales et deux horizontales, sans liaison métallique entre elles ; dans d'autres, il n'y avait pas de fers verticaux. Il est naturel que ces constructions n'aient pas tenu. Quoi qu'il en soit, tant le capitaine Harispe que le lieutenant Ménager maintiennent aujourd'hui encore leur opinion. Il y a là de quoi faire réfléchir les constructeurs.

Douaumont a reçu, dit-on, 120 000 projectiles, mais relativement peu de très gros calibres. Aucun obus de 420 n'a percé ses voûtes ; par contre, lors de la reprise, elles ont été percées par du 400 français, alors qu'en mai 1916 le 370 n'y avait pas suffi. On peut donc tirer des bombardements de Douaumont la même conclusion que de ceux de Moulainville : les obus de très gros calibre rendent intenable tout ce qui est construit en surface ou à faible profondeur ; en revanche, des abris souterrains à une profondeur suffisante offrent une protection presque absolue.

Il ne faudrait cependant pas voir dans le livre du lieutenant Ménager un travail essentiellement technique. Ce qui en ressort surtout c'est que la capacité de résistance d'un fort réside moins dans la valeur de son béton et de ses cuirasses que dans l'héroïsme et l'ingéniosité de ses défenseurs, du commandant au dernier canonier servant. Ce que le lieutenant Ménager ne dit pas, c'est que si Moulainville a tenu malgré tout, c'est en grande partie à lui-même que la France le doit. Parmi les héros de Moulainville, il a droit à une des premières places. Le colonel Raynal, qui s'y connaît, a pu, sans exagérer, terminer sa préface par ces mots : Bravo, Ménager !

L.

NEUTRALITÉ ET DROIT DES GENS

Eduard von Waldkirch et Ernst Vanselow. Neutralitätsrecht.
Kohlhammer, Stuttgart, 1936. 335 p. gr. in-8°.

Ce gros livre constitue le tome V du 6^e volume de la collection *Handbuch des Völkerrechtes*, du professeur allemand F. Stier-Somlo, continuée après sa mort par le professeur G.-A. Wolz, de l'Université de Breslau.

L'ouvrage se divise en deux parties : Neutralité sur terre et neutralité sur mer. C'est évidemment la première qui touche de

plus près le lecteur suisse, cela d'autant plus que l'auteur en est un Suisse, professeur à l'Université de Berne, autorité reconnue en la matière. Tout commentaire de la part d'un profane en droit, international ou autre, serait superflu. On peut être certain que le sujet est traité avec toute la compétence désirable.

Cette première partie est d'ailleurs assez brève et comprend à peine un tiers du volume. Les deux autres tiers sont consacrés à la neutralité en matière navale. L'auteur de la deuxième partie, le capitaine de vaisseau Vanselow, était, pendant la guerre mondiale, le chef de la section de politique et droit international de l'Amirauté allemande. A ce titre, il fut l'un des délégués qui vinrent à Rethondes en novembre 1918 et signèrent l'armistice. C'est dire qu'il s'agit aussi là d'une personnalité de premier plan, d'une autorité éprouvée.

Si la guerre navale nous intéresse peu, le droit des neutres sur mer ne nous est nullement indifférent. La preuve en a été faite pendant la guerre mondiale. L'exposé du capitaine Vanselow doit donc retenir l'attention de nos autorités politiques. La façon dont tel ou tel Etat interprétera, dans une guerre future, le droit des neutres à se ravitailler par mer peut avoir plus d'influence sur le sort de la Suisse que le gain ou la perte d'une bataille.

L.

Geschichte des Völkerrechtes, par Arthur Wegner. Kohlhammer, Stuttgart, 1936. 362 p. gr. in-8^e.

Cet ouvrage, comme le précédent, fait partie de la collection *Handbuch des Völkerrechtes* entreprise par le professeur Stier-Somlo et continuée par le Dr G. A. Walz. Il est dédié à un Suisse, le Dr Leo Vogel, ancien ambassadeur, comme témoignage de respect et de reconnaissance.

Nous y retrouvons retracé le développement du droit des gens depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. D'importants chapitres sont consacrés aux époques grecque et romaine, ainsi qu'au moyen âge et à la Renaissance. Le tout, exposé avec beaucoup de compétence. On pourrait peut-être reprocher à l'auteur de s'être laissé entraîner par son patriotisme allemand lorsqu'il traite du « Diktat de Versailles », de la « Kriegsschuldfrage », des atrocités commises par les Allemands en Belgique et en France, etc. Ce dernier chapitre nous paraît manquer de l'objectivité dont l'auteur fait preuve dans le reste de l'ouvrage.

L.

ARTILLERIE

Les crapouillots, 1914-1918, par le général J. Rouquerol. Un volume in-8^o de la « Collection de mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale ». Payot, Paris. 1935.

Voici un livre qui, pour nous, arrive à son heure. Au moment où nos bataillons vont recevoir leur propre artillerie, nos officiers liront avec intérêt et profit cet historique du mortier moderne,

constituant, avec le canon anti-char, l'artillerie d'accompagnement d'aujourd'hui, et qui sera peut-être l'artillerie d'appui direct de demain.

Dans le style élégant et sobre que les lecteurs de cette *Revue* connaissent bien, le général J. Rouquerol consacre un ouvrage complet et substantiel à la gloire des crapouillots, ce vocable désignant aussi bien le matériel que ses servants. L'anecdote alternant avec la technique, la lecture en est instructive et attrayante.

Les Allemands entrèrent en campagne, en 1914, avec deux modèles de minenwerfer, un lourd, l'autre moyen, complétés bientôt par un modèle léger. Ces matériels, inspirés par les leçons de la guerre russo-japonaise, furent mis en ligne dès le début de la stabilisation et causèrent d'importantes destructions. La réplique française ne se fit pas attendre, mais elle fut loin d'être efficace au début. Le crapouillot, mortier de 15 cm. datant de 1839, véritable pièce de musée, apparut alors sur le front, à côté d'une série d'engins improvisés, parfois très ingénieux. « Tout appareil capable de lancer quelque chose sans trop de danger pour les servants était immédiatement envoyé aux premières lignes. »

Les premières expériences faites permirent la mise au point de certains matériels et, dès 1916, l'armée française disposait de toute une gamme de mortiers de tranchée, allant du 58T au 340T, celui-ci lançant une bombe de 195 kg. avec 93 kg. d'explosif.

Le personnel de cette artillerie « légère puissante » fait l'objet de nombreuses pages dont plusieurs sont émouvantes. Constitué par prélèvement sur les batteries, il comprenait surtout des éléments difficiles dont les unités étaient heureuses de se débarrasser. Ces crapouillots avaient de la discipline réglementaire une conception pas toujours orthodoxe, mais un solide esprit de corps vint bientôt cimenter la nouvelle troupe qui se révéla admirable sous le feu, vivant la vie du fantassin de première ligne, avec cette différence que les relèves étaient plus rares.

Le mortier de la guerre mondiale fut une arme offensive. Il réalisa le moyen économique et simple de bouleverser les tranchées, et surtout, d'ouvrir des brèches dans les réseaux de barbelés. A ces deux tâches nettement « guerre de stabilisation » vint, en 1918, s'en ajouter une nouvelle, l'accompagnement de l'infanterie dans sa progression ; les expériences faites alors furent certainement à la base de l'étude du mortier que va recevoir notre infanterie.

Le livre du général Rouquerol, illustré de nombreux croquis et photographies, doit être recommandé à tous nos officiers ; son intérêt est à la fois historique et d'actualité.

Major T.